

**NOTRE- DAM E DE LAEKEN, MEMORIAL INACHEVE 1**

C'est avec une satisfaction non dissimulée que la commune de Laeken apprend, le 14 octobre 1850, l'intention du gouvernement belge d'ériger une église monumentale à la mémoire de la reine Louise-Marie qu'une santé délicate venait de faire chanceler dans la force de l'âge (p.53). Cela faisait belle lurette que la vieille église campagnarde, trônant au milieu de son petit cimetière, devait être restaurée ou reconstruite. Apprenant la bonne nouvelle, la fabrique d'église décide aussitôt d'affecter la somme qu'elle avait prévue à cet effet – 150.000 francs – à l'ornementation et à l'ameublement du nouvel édifice, à condition toutefois qu'il soit construit près du cimetière, qu'elle puisse agrandir celui-ci à ses frais et en conserver le revenu.

Un peu moins d'une année plus tard, la fabrique achète le terrain nécessaire à l'extrémité d'une rue à tracer entre le canal et l'ancienne église, l'actuelle avenue de la Reine. Conséquence inattendue de cette implantation, le chœur sera orienté vers le nord, et non vers l'est, comme le veut la tradition. Le programme du concours d'architecture qui est lancé dans la foulée décrit une église paroissiale d'une capacité de 2.000 personnes avec, en annexe, une

chapelle et une crypte royales qui resteront propriétés de la nation. Sur un budget prévisionnel de 800.000 francs, 500.000 seront récoltés par souscription publique et le solde sera partagé entre la cassette royale et la fabrique d'église. Parmi les 49 projets déposés, le jury en sélectionne trois et attribue la palme à un certain Paul Dubois d'Ixelles pour son projet intitulé **Toute autre place qu'un trône aurait été indigne d'elle** (Bossuet).



A l'extrémité de l'avenue de la Reine, la perspective urbaine. Le tunnel jouxte le passage Chambon, aux belles colonnes en fonte et balustrades en pierre, aménagé par l'architecte du même nom pour permettre le passage des piétons sous le chemin de fer.

La perspective urbaine. Le tunnel jouxte le passage Chambon, aux belles colonnes en fonte et balustrades en pierre, aménagé par l'architecte du même nom pour permettre le passage des piétons sous le chemin de fer.

Eglise inachevée depuis 1872

L'architecte qui se cache derrière ce nom d'emprunt, particulièrement commun, n'est autre que Joseph Poelaert. A la variante néo-romane en brique rouge sommée d'une flèche unique choisie par le jury, Léopold 1<sup>er</sup> préférera une version néo-gothique proposée aussi par l'architecte. Encore sera-t-elle sérieusement amendée pour en faire un monument digne de ce nom, d'autant que le gouvernement a fini par accepter de mettre la main au portefeuille. Libéré de cette contrainte, Poelaert agrandit l'édifice, le pare de pierres sculptées des pieds à la tête, le garnit de trois tours à portail et remplace le bois des charpentes par de l'acier.

En posant solennellement la première pierre de l'édifice le 27 mai 1854, en présence de tout le gratin du pays, Léopold 1<sup>er</sup> ne soupçonne guère qu'il n'en verra, pas plus que ses successeurs, l'achèvement. Remise tardive des plans de détail et devis par l'architecte, discussions interminables et changements sur de nombreux sujets – dont le choix des pierres n'est pas le moindre – adjudications de travaux à répétitions, chantier mal organisé et interrompu sans cesse, délais de fournitures et dépenses dépassés, manque chronique d'argent, entrepreneurs

mal surveillés, rien ne sera épargné à cette église dédiée à Notre-Dame. La nef est sous toit depuis quatre ans quand, enfin, la charpente métallique du dôme de la chapelle royale est réceptionnée. Nous sommes alors le 6 juin 1865. Mis en cause de manière récurrente, Poelaert démissionne deux semaines plus tard. De son propre aveu, il n'a pas d'aptitude aux calculs d'ingénieur. Il va le confirmer avec éclat au chantier du palais de justice, l'œuvre à laquelle il entend se consacrer désormais exclusivement (p. 180).

Mis sous pression par ses pairs, Auguste Payen lui succède mais ne parvient pas à achever l'édifice avant de céder le témoin à Antoine Trappeniens. Léopold II assiste, le 7 août 1872, à la consécration d'un mémorial aux façades non sculptées. Pratique assez courante à l'époque, les pierres les plus délicates avaient été mises en œuvre dégrossies, à la fois pour gagner du temps et éviter des écornures, avant d'être sculptées au ciseau. Apte au service malgré des malfaçons et un entretien déficient, causes de bien des désagréments, l'édifice semble abandonné à son triste sort. De guerre lasse, le conseil de fabrique, qui s'était pourtant juré de ne pas intervenir dans les travaux d'achèvement, charge Louis de



Chapelles latérales

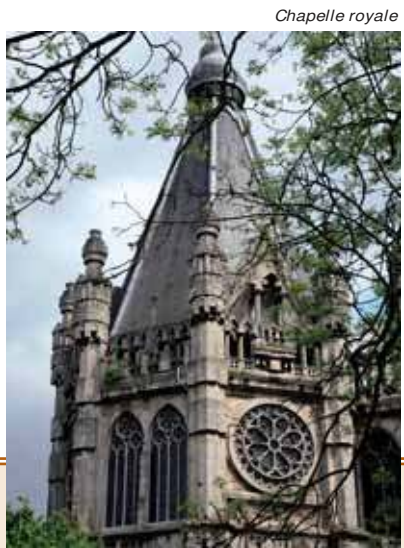
Curte (p.374) de la façade orientale, entre tour et transept (1876). Des vitraux sont également commandés au peintre brugeois Jules Dobbelaere (1859-1916) tandis que le parvis est converti en square et équipé de rampes d'accès latérales. Pendant ce temps-là, les intempéries rongent l'édifice, les toits percent et les pierres tombent. A l'exception des réparations indispensables, l'inertie de l'Etat est totale. Si le roi déplore la situation, il ne semble pas disposé à prendre d'initiative.

La situation semble se débloquer au tournant du 20<sup>ème</sup> siècle lorsqu'un architecte allemand, Heinrich von Schmidt, est chargé d'un examen approfondi des fondations et de l'état général du bâtiment. Celui-ci doit permettre l'achèvement de la façade principale d'après les plans du même architecte, associé à Alphonse Groothaert. Les fondations vont être consolidées de manière à y juxtaposer une nouvelle décoration néo-gothique en pierre d'Euville. Lorsque la guerre pointe à l'horizon, l'architecte est remercié sans qu'il ait terminé son œuvre. Chargé de la direction des travaux, son acolyte entreprendra diverses réparations au sortir du conflit armé mais l'édifice restera définitivement inachevé.

C'est sans doute ce qui fait l'intérêt principal de cette église aux yeux de l'archéologue contemporain. Sa silhouette élancée et gracile dans la perspective contraste avec l'intensité dramatique de ses formes boursouflées une fois qu'on la contourne. Au-delà du transept et tout autour de la chapelle royale octogonale, pinacles, contreforts, gargouilles, gables non sculptés apparaissent alors comme autant de poings noirâtres dressés vers le ciel.

Seule la façade monumentale, récemment nettoyée et restaurée (Francis Metger et associés, 2003-2006), illustre son style ogival avec bonheur : double étage à trois gables mouleurés hérissés de fleurons, multiples arcs en lancette, colonnettes, rosaces ajourées, fenêtres trilobées, etc. Très élancées grâce au resserrément des piliers à faisceaux de colonnettes et aux arcs en lancette des fenêtres, les trois nefs intérieures ne sont pas en reste. D'étroits bas-côtés, surmontés d'un triforium richement décoré, servent d'appui aux contreforts et arcs-boutants qui les soutiennent. La symphonie gothique, ferment de l'âme divine, tire irrésistiblement l'homme vers le haut.

Façade principale depuis le parvis



Chapelle royale



Transept est



→ En sortant de l'église, un petit détour par le cimetière s'impose. A votre droite, la masse anguleuse du catafalque du **poilu inconnu français** 2 (Ernest Salu, Mathieu Desmaré, François Malfait, 1927) renferme le corps d'un des 42 soldats trouvés dans la grande dune de Lombardsijde au lendemain de la Première Guerre mondiale. A gauche de l'entrée du cimetière (n°16), l'ancien atelier d'Ernest Salu & fils a été converti en **musée d'art funéraire** 3 à l'initiative de l'asbl Epitaaf. Trois générations de statuaires de renommée s'y sont succédé entre 1881 et 1983. Nombre de leurs œuvres se trouvent exposées dans le cimetière voisin ;



Ernest Salu  
(1845-1923)

Astrid Maurissen  
(1954-1974)



Catherine Moreau (1844-1922)



Max Pelgrims  
(1890-1914)



#### CIMETIERE DE LAEKEN 4

Grand champ des morts à la gloire de la pierre bleue nationale, dont la taille approche des 8 hectares, le cimetière de Laeken souffre d'une désaffection profonde, malgré le classement de certains de ses monuments remarquables. Au milieu d'eux, se dresse le **chœur de l'ancienne église Notre-Dame de Laeken** (ca 1275) amputée, pour cause de vétusté, de sa nef et de son clocher en 1904. Le portail néo-gothique (Louis de Curte) de la chapelle Sainte-Barbe, abri provisoire des défunts de la famille royale, a été inséré dans le pignon construit pour



Chœur de l'ancienne église

le refermer par l'architecte chargé de sa rénovation, Auguste Van Assche.

Assimiler ce cimetière au célèbre Père-Lachaise parisien serait abusif et un peu prétentieux. Il y a belle lurette que les célébrités nationales ou locales n'y élisent plus leur dernière demeure. Par contre, on y trouve nombre d'artistes, d'hommes politiques, d'aristocrates ou de hauts gradés de l'armée qui ont marqué l'histoire du 19<sup>ème</sup> siècle. Les énumérer tous serait fastidieux et dénué d'intérêt. Qu'il nous suffise de mentionner, parmi les plus célèbres : la

cantatrice Maria de la Felicidad Garcia, dite la **Malibran** et son mari, le violoniste Charles de Bériot ; la pianiste virtuose Marie Pleyel ; le poète-dramaturge Michel de Ghelderode immortalisé par sa **Balade du grand macabre** ; le photographe du vieux Bruxelles Louis Ghémar et ses sœurs sous une **Ode à l'enseignement** très imagée d'Ernest Carrier-Belleuse, décorateur de la Bourse de commerce ; les peintres Fernand Khnopff, Joseph Navez et Xavier Mellery ; les architectes Tilman-François et Léon Suys, Alphonse Balat (p.198), Joseph Poelaert (p.180), Louis de Curte (p.374) et Jean Baes ; le sculpteur Paul De Vigne ; les ministres Jacques Coghén et Jules-



Emile Bockstael (1838-1920)

Joseph d'Anethan ; les bourgmestres Emile Bockstael, André-Napoléon Fontainas et Nicolas Rouppe. Des serviteurs de la maison royale enfin ont choisi de passer l'éternité à l'ombre de leur patron. C'est le cas de Jules Van Praet (p.380), Jules Devaux, Gustave Stinghambert et Auguste d'Anethan.

Ils côtoient, involontairement sans doute, un des fils naturels de Léopold 1<sup>er</sup> et d'Arcadie Claret, Arthur Meyer.

Signe des temps qui changent, le 20<sup>ème</sup> siècle est surtout représenté par des capitaines d'industrie et des aventuriers : Adolphe Delhaize (Voir *Un canal dans Bruxelles*, p. 135) et François Vaxelaire, pères de la grande distribution ; le promoteur Charles De Pauw qui, par crainte de promiscuité ou souci de confort, monopolise, à lui tout seul, sept concessions ; le roi du caoutchouc Constant Jenatton et son fils Camille, concepteur d'une voiture électrique aérodynamique – **la Jamais Contente** – qui a dépassé la vitesse de 100 km/heure ; le cigaretteur Roger Gosset dont la fortune a été accaparée par sa jeune femme. Soupçonnée d'assassinat au point de justifier l'exhumation du corps, elle n'a même pas daigné faire graver son nom sur la tombe. Au nombre des pionniers de la science ou des idées, notons enfin la présence des médecins Raoul et Jean Titeca, de la première avocate de Belgique Marie Popelin et du journaliste, écrivain et avocat Edmond Picard.

Parmi les rares sculptures qui ornent ces tombes, une mention spéciale doit être réservée à l'un des sept exemplaires du **Penseur** d'Auguste Rodin, acheté en 1927 par un commissaire-priseur et amateur d'art de goût, Jef Dillen. Un acte de courage et de liberté de pensée à une époque où le sculpteur de génie connaissait encore nombre de détracteurs.





Gare de Laeken

→ En quittant le cimetière, rejoignez la rue Léopold I<sup>er</sup> qui se faufile entre son mur et la **gare désaffectée de Laeken 5** (p. 365). C'est un harmonieux pavillon néo-renaissance logé en léger surplomb au fond d'un jardin en gradins. De forme rectangulaire, il présente, sur ses deux niveaux, des baies surbaissées sur un fond de brique rouge strié de bandeaux de pierre. Les lucarnes de la toiture mansardée sont décorées d'un petit fronton;

→ Avant le pont qui enjambe la voie ferrée, tournez dans la rue du Champ de la Couronne;

→ Parcourez la bien nommée rue des Chrysanthèmes;

→ Longez l'avenue des Artistes sur quelques mètres;

← Poursuivez la rue des Chrysanthèmes qui passe entre une école et le square Prince Charles;

← Par la rue des Horticulteurs, vous rejoignez le boulevard Emile Bockstael;

→ Laissez-le sur votre gauche pour grimper la rue du Mont Saint-Alban, bordée de maisons assez quelconques, à l'exception sans doute du n°47 (1930) **6**, œuvre de l'architecte moderniste

Charles Van Nueten (1899-1989), auteur du Planetarium du Heysel et du Cirque royal, mais aussi des blocs de logements sociaux disgracieux de la rue Haute et du quartier des Brigittines;

→ Au sommet de la rue du Mont Saint-Alban, empruntez le chemin protégé par une haie. A côté du n°53, une porte grillagée vous permet de franchir l'accès au parking d'immeubles que vous contournez pour descendre vers l'avenue Jean Sobieski. Face à vous se dresse le **mémorial à Emile Bockstael 7**, bourgmestre de Laeken de 1877 à 1920 et principal soutien local aux entreprises léopoldiennes. Derrière ce monument né



Emile Bockstael (1838-1920)



Rue du Mont Saint-Alban, n° 47

de la collaboration du sculpteur Ernest Salu et de l'architecte Jean Rombeaux (1932), s'ouvre le **square Princesse Clémentine**, dessiné autour d'un étang oblong réservé à la pêche à la ligne. Sur sa droite, le **pont Colonial 8** relie, dès 1906, l'avenue des Robiniers au futur boulevard de Smet de Naeyer, nouveau maillon des boulevards de Grande Cein-



Escalier monumental du pont

ture (p. 335). Remarquez son superbe tablier métallique dressé entre deux imposantes culées et soutenu par deux rangées de colonnes de fonte à chapi-



Lanternes du pont

teaux corinthiens. A gauche, un escalier monumental couvert permet d'accéder au niveau supérieur. La balustrade qui le couronne est interrompue par deux imposantes colonnes de granit rose qui servent d'appui à des lanternes à couronne de bronze;

→ Au début de l'avenue, entrez dans le parc **Jean Sobieski 9** et suivez l'allée qui longe la plaine de jeux. Sur la terrasse au sommet, les jardins du Fleuriste, récemment aménagés sous la houlette de l'architecte paysagiste Axel Demonty, sont dissimulés derrière un épais rideau d'arbres;

← Longez l'allée en contrebas jusqu'à l'entrée des **jardins du Fleuriste 10**;

→ Prenez votre temps pour découvrir les abondantes plantations qui garnissent ces jardins à vocation didactique, si savamment dessinés;

↑ En quittant les jardins du Fleuriste, descendez par l'allée qui longe l'avenue des Robiniers;

→ Par le tunnel pour piétons, vous débouchez dans le **jardin colonial 11**. Dans le fond, la villa de style cottage normand est une œuvre d'Octave Flanqueau (1908). Elle était considérée comme un modèle de pavillon colonial : trois portes du rez-de-chaussée s'ouvrent sur des terrasses surplombées de larges toitures à croupettes empêchant le soleil de surchauffer les pièces.



Villa normande du jardin colonial



## DES JARDINS DEDIES A L'HORTICULTURE



Villa Vanderborcht

Suite à l'acquisition par Léopold II, de la **villa construite par Victor-Vanderborcht (1885)**, en contrebas de la rue des Robiniers, les collections y sont d'abord déplacées avant de rejoindre un complexe plus ambitieux de serres le long de l'avenue Jean Sobieski. Quatre ans plus tard, le roi y a fait l'acquisition d'une langue de terre allongée dont il confie l'aménagement à Henri Maquet. Les serres de plantes tropicales sont adossées perpendiculairement à quatre galeries plus hautes destinées aux grandes plantes. L'ensemble est précédé d'un grand hall métallique ou orangerie, relié par un pont métallique à sa propriété.

Ces jardins qui bordent la voie d'accès au plateau du Heysel proviennent du patrimoine que Léopold II a offert à la Belgique par le biais de la Donation royale. Il les avait acquis à l'origine pour abriter des collections de plantes en provenance de l'État indépendant du Congo, à l'étréit dans sa propriété du Stuyvenberg. Le roi avait en effet chargé l'**Horticulture coloniale** de répertorier, de cultiver et de faire connaître toutes les plantes intéressantes du pays. Rassemblées à l'initiative d'un éminent botaniste de l'Institut agronomique de Gembloux, Emile Laurent, celles-ci avaient d'ailleurs connu un franc succès aux expositions internationales de Tervuren (1897) et de Paris (1900). Mais la mission était plus large et visait aussi à introduire au Congo d'autres plantes tropicales intéressantes, comme certaines variétés plus robustes de café et de cacao en provenance d'Asie. En plus des collections de plantes africaines, le Jardin botanique bruxellois avait donc pour mission de développer des plantes tropicales envoyées ensuite à un jardin congolais pour les cultiver sur place.



Passerelle des jardins du Fleuriste

La vaste propriété est désormais divisée en trois parties distinctes dédiées à l'horticulture: le jardin colonial et ses plantes tropicales, le jardin Vanderborcht transformé en grenier à légumes, fruits et fleurs du palais royal et, en contrebas, le verger. De petits arbres fruitiers exotiques – orangers, citronniers, pêchers et abricotiers – y sont cultivés en pots dans des serres surchauffées. Suivant une



Autour des bassins du jardin du Fleuriste

mode répandue à l'époque, ceux-ci étaient servis à table lors des banquets, permettant aux convives de cueillir les fruits de leur choix.

Si les collections de plantes tropicales, incluses dans la Donation royale à la mort du roi, ont rejoint le Jardin Botanique lors de son transfert à Bouchout, vers 1951, les serres ont encore servi à la production de la décoration florale de l'exposition universelle de 1958. Faute d'entretien, elles sont tombées en ruine et les jardins ont été réaménagés par l'État belge en 1978.

Sortez du jardin colonial en laissant le cotage normand sur votre droite. En face, **l'église néo-gothique Saint-Lambert 12** a été édifiée en 1906 par l'architecte Charles De Maeght à l'emplacement d'une chapelle provisoire. Le quartier était alors en pleine expansion. Dans le haut du boulevard du Centenaire, vous apercevez le célèbre **Atomium** (André Waterkeyn, André et Jean Polak, 1958) et la silhouette en gradins du **grand palais du Heysel** (Joseph Van Neck, 1935);

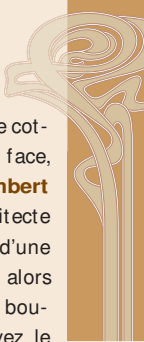
→ Sur le coin droit de la place Saint-Lambert, empruntez le sentier qui longe les voies de tram. Vous aboutissez au cœur du **parc de Laeken (p. 372)**;

→ Remontez l'avenue des Tagètes et, au-delà de l'avenue des Trembles qui longe le **domaine du Stuyvenberg 13 (p. 390)** dont on aperçoit la ferme Rose et la villa familiale de la princesse Astrid, l'avenue des Seringuas;

← Par l'avenue des Narcisses, grimpez sur la colline qui abrite le **monument à la Dynastie 14 (p. 374)**. Le panorama sur la ville à partir de ce point culminant vaut le déplacement. Derrière le monument, le dôme de la **villa du Belvédère 15 (p. 394)** dépasse le mur d'enceinte qui protège la vie privée de la famille royale;

→ Descendez ensuite l'avenue de la Dynastie qui fait face à l'entrée du domaine royal de Laeken (pp.408 à 439). En longeant l'avenue du Parc Royal vers la gauche, vous pouvez rejoindre le carrefour du Gros Tilleul et l'ensemble architectural exotique formé par le **pavillon chinois** et la **tour japonaise 16 (p. 397)**;

→ A la moitié de l'avenue de la Dynastie, traversez les pelouses en ligne droite qui aboutissent, en contrebas, sur la frêle silhouette de la **chapelle Sainte-Anne**;







Source Sainte-Anne

## LA CHAPELLE SAINTE-ANNE, HAUT LIEU DE PELERINAGE 17

Autrefois haut lieu de pèlerinage, la frêle silhouette blanche de la chapelle Sainte-Anne, coiffée d'ardoises et d'un clocheton minuscule, dégage un charme réel. Sa construction remonte sans doute au 14<sup>ème</sup> siècle. La **drève Sainte-Anne**, qui reliait autrefois l'église Notre-Dame à la chapelle, qu'elle longeait sur sa gauche au terme d'un parcours de 662 mètres, avait été aménagée et bordée de quatre rangées de tilleuls par Jacques Francart, architecte de l'infante Isabelle (ca 1623), propagatrice zélée de la contre-réforme et du culte marial. Désespérant d'avoir un enfant, condition mise en 1598 à la cession des Pays-Bas méridionaux par son père Philippe II, elle multipliait ses dévotions à la mère de la Vierge, qui, selon la tradition apocryphe, n'aurait enfanté qu'au terme d'une longue période de stérilité.



© E

Chapelle Sainte-Anne  
lité. Cette drève, réservée aux pèlerins, était fermée de barrières **pour en défendre l'entrée aux carrosses et aux animaux ennemis de la politesse du chemin...** et bordée de chapelles célébrant les sept joies et les sept douleurs de la Vierge. Le talus en remblais

de l'avenue du Parc Royal en a profondément modifié la physionomie. Au pied de la chapelle, la **fontaine Sainte-Anne ou des Cinq-Plaies** a remplacé une source miraculeuse qui jaillissait au pied d'un chêne dans lequel était gravée l'image de la mère de Marie. Les pèlerins venaient y implorer la guérison de leurs maux : fièvre, crampes, troubles de la vue, etc. A la demande de son directeur spirituel, Andres de Soto, qui estimait qu'elle devait remercier le Seigneur de l'avoir guérie d'une fièvre brûlante en s'abreuvant à la source, l'infante Isabelle avait fait aménager la source en fontaine monumentale, cinq filets d'eau émergeant d'une rosace dans un bassin de pierre. Elle est alimentée aujourd'hui par un puits dont le trop-plein se déverse dans les étangs du domaine royal. La balustrade en fer forgé a été ajoutée en 1869 pour des raisons de sécurité, après que la commune eut envisagé de combler le creux.

↑ Un chemin dans le bois qui sépare l'avenue du Parc Royal de la drève Sainte-Anne permet de longer cette dernière sur quelques dizaines de mètres avant de l'emprunter à hauteur de l'arrêt de bus. A votre droite s'étend le vaste complexe de la **caserne des Grenadiers 18** (p. 388);

↖ Au bout de la drève Sainte-Anne, rejoignez le trottoir de l'avenue du Parc Royal. En face s'ouvre le charmant petit **square du Vingt-et-un juillet 19** (p. 384) qui mérite assurément un détour;

↑ Longez le flanc gauche de l'église Notre-Dame de Laeken avant de rejoindre le parvis, terme de la promenade.

© E



Entrée monumentale du domaine royal de Laeken